

dix ans de L'Abominable

Octobre 2006 - Juin 2007



Ciné 104

104, av. Jean Lolive à Pantin

Tél : 01 48 46 95 08

Métro Eglise de Pantin

www.cine104.com

L'Abominable

30, rue Bernard Jugault

92600 Asnières-sur-Seine

Tél : 01 47 91 07 66

www.l-abominable.org

pour être informé du détail des séances,
écrire à : 10ans@l-abominable.org

ou consulter : <http://10ans.l-abominable.org>



DIX ANS DE L'ABO

Depuis 1996, des cinéastes, des artistes traversent un lieu,
un laboratoire cinématographique d'artistes : L'Abominable.

Un atelier ouvert, un lieu de travail, de création, de convictions.

Dix ans d'existence, dix ans de films, d'expérimentations, de performances, d'installations ;
des œuvres, des fragments et quelques fulgurances.

Qu'a-t-il été fait, qu'a-t-il été pensé pendant ces dix ans ?
Qu'est-ce que ces outils en partage ont donné de cinéma ?

Regards rétrospectifs.

Mettre en lumière liens et ruptures, dégager des pistes, agencer et mettre en regard les
œuvres... Pas de programmation d'école. Chemins de traverse, non élucidés, mouvements
des rencontres et lignes de fuite...

Le libre espace-temps de notre travail, le manuscrit à même la peau, l'inscription filmique
dans toute son identité. Qu'avons-nous fait de cette matérialité du film, archaïque comme
la métaphysique et contemporaine comme l'enfance, redevenue sauvage ?

L'empreinte et la main de l'artiste en des temps dits de vacuité et de « fin de l'Histoire ».
Quelles aventures de langage ? Quelle impertinente présence de l'Art et quels enjeux
esthétiques ?

Quels nouveaux territoires s'ouvrent à nous, au-delà des genres balisés et banalisés — fusse
celui du cinéma expérimental — avec ces machines désormais libres de l'industrie, avec ces
machines dans les mains de chacun d'entre nous, ouvrant amplement leur palette, pour la
première fois peut-être ?

Quels horizons, quand le cinéaste aventureux se fait chercheur d'or, arpenteur, mineur de
fond, alchimiste ?

Pour tenter de le savoir,
un anti-événement, un anniversaire qui dure un an.

Une série de projections, au rythme d'une par mois, en partenariat avec le Ciné 104 de
Pantin entre octobre 2006 et juin 2007 et un week-end d'installations et des performances
cinématographiques dans un autre espace, lieux et dates à déterminer.

« dix ans de L'Abominable »

mardi 17 octobre 2006

au Ciné 104 à Pantin

Séance présentée par Enrico Mandirola

360°

d'Anne-Marie Cornu, 1997, 16 mm & S8, durée sans fin

Monica

de Enrico Mandirola, 2005, 16 mm, 13'

Reste-là

de Frédéric Tachou, 2005, 35 mm, 10'

Tischk

de Mahine Rouhi & Olivier Fouchard, 2004, 16 mm, 38'

Glissement.

Le film court sur un écran décomposé sans se soucier du cadre dans lequel il est inscrit. On coupe sa structure, on repense ses limites et ses bords-cadre, mais en même temps on le laisse vivre sa simplicité.

Le mouvement – cinéma – devient le point central.

Image fixe ? Plan fixe ? Photogramme ? Que veut-on fixer dans la trace qu'on laisse ?

Les interférences sonores et visuelles se perdent et se recroisent tout au long du parcours.

Noir et blanc, couleurs. Noir et blanc coloré.

Le noir comme pause, le blanc comme couleur.

Ce sont les images mêmes qui se colorent de formes et elles nous plongent dans le sacré.

On est en-dedans, le film se transforme en cathédrale.

On y retrouve l'ADN. On est toujours dans la trame de l'origine.

On parle de la mort, de la mémoire, du rêve, on se ballade entre la présentation et la représentation du réel. On boucle le cercle mais on est (plutôt) dans une spirale, et c'est dans le point de la rencontre que l'interférence se manifeste pour ouvrir encore une fois le chemin.

enrico mandirola

360°

d'Anne-Marie Cornu

1997, 16mm & S8, durée sans fin

distribution par l'auteur : amcornu@club-internet.fr

L'anniversaire: 17 octobre 2006, première séance d'une série de neuf organisées pour marquer les dix ans d'existence de L'Abominable.

Au regard de l'évolution des techniques de captation et de circulation des images et des sons et des économies qui en découlent, les enjeux de ce laboratoire se sont déplacés à mes yeux. Il est un conservatoire de techniques délaissées par l'industrie cinématographique, ingénieusement remis en état, jour après jour.

Son intérêt réside dans son ouverture au projet artistique de quiconque veut s'approprier cet outil.

Cette ouverture nécessite une capacité à inventer des liens et provoquer des circulations entre les technologies de l'ère mécanique et celles à venir. L'outil doit être en constant éveil, à l'écoute des propositions artistiques.

Je ne suis pas spécialement attachée à la matérialité du film. J'essaie de comprendre comment l'organisation d'un travail peut-être liée aux propriétés d'un médium donné.

Notre rapport au temps à travers un lieu particulier m'intéresse.

Mon travail peut se situer au départ dans ce que Raoul Ruiz nomme « fragment absent, point hypnotique ou ennui sublime ». Au lieu de s'intéresser à l'art de juxtaposer les fragments ou l'art de mettre en valeur les événements à l'intérieur de l'image, la question posée serait plutôt : que se passe-t-il entre deux fragments ?

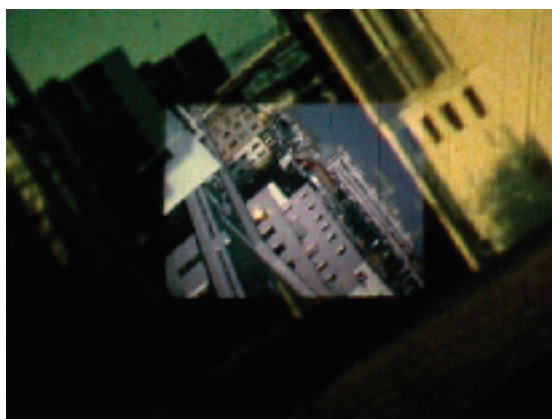
Je commence à travailler à un moment où le cinéma est passé de la représentation à la présentation. Il n'est plus illusion sur une surface plane mais visualité du cinéma lui-même. L'extension qu'il a proposée est allée jusqu'à détruire la chaîne conventionnelle de fabrication en court-circuitant la formation même de l'image. Ces expériences conceptuelles sur le temps et l'espace ont projeté le cinématographique dans l'expérience de la réalité.

J'observe l'expérience de ce cinéma, celle de gestes à inscrire dans un espace public ou quotidien.

360° est le début d'une série d'interventions en milieu urbain. Il a été tourné à partir d'un geste continu réalisé en extérieur. Le dispositif de projection se compose d'une première image de deux mètres de base, à l'intérieur de laquelle vient s'inscrire un autre cadre plus petit. La même image y est projetée. Un décalage s'installe dès le départ entre les deux films. Les projecteurs tournent en continu (l'un en super8 (l'original), le second en 16 (la copie)). Les images se rejoignent et se décalent à l'infini. le spectateur n'a pas de place définie.

Ce soir le faisceau du projecteur est retourné sur l'écran de cinéma. Celui de cette salle mesure huit mètres de base, l'écran vidéo cinq mètres de base. Une copie vidéo vous est proposée, elle dure dix minutes.

Anne-Marie Cornu



Monica

Enrico Mandirola

2006, 16mm, 13min

distribution Light Cone : <http://www.lightcone.org>

contact auteur : e.mandirola@gmail.com

Monica est un film de voyage, le poème d'un impossible récit, aux images frustes, émouvantes de fragilité comme la pauvreté du monde.

Elles sont inscrites avec une attention extrême à ce premier regard où se donne le réel le plus sensible : la première peau des choses et l'image première en un même écho, Arte Povera d'une image brute et délicate, poésie de la moindre des choses: un village perdu, une fanfare, la nuque d'un cheval qui va sur la poussière du chemin...

Noir charbon, blanc soleil, d'une terre d'ombre et lumière, d'un peuple des rues, infimes humains oubliés des dieux d'un quelque part lointain, infiniment lointain, des images précaires et qui entendent le rester, le monde est pauvre et le cinéaste aussi, et c'est la beauté de ce film, ce regard partisan, solidaire, où vibre l'écho du même dans le langage de l'artiste, précieuse beauté, en ces temps de rodomontades technologiques institutionnelles. La moindre des choses.

Tout le travail de la deuxième génération d'images est d'en contempler et d'en respecter scrupuleusement leurs traces en fuite, ce qu'elles deviennent de vestige, déjà usées griffées, rayées, empreintes violentes qui se dérobent, en lambeaux, des images de derrière les paupières fermées, songerie du regard qui se souvient, et rêve d'exil, d'une voix, celle du voyageur ensommeillé, étendu sur un lit, de retour... parle d'une tache sur un mur, « une incrustation, une forme, une cicatrice » à côté du portrait de Monica dont on ne saura rien.

La peau des murs où s'écorchent nos regards. Celle d'*Allemagne année zéro*, celle d'*Accatone*... Une cicatrice, l'image, de quelle blessure du monde ?

Un film de passage, vision d'un monde qui s'enfuit, s'échappe, entre désir de mémoire et oubli en chemin, entre les langues abruptement écorchées, italien, français. Entre partir et revenir sombre une mémoire passante que le retour efface.

Pas de récit possible, et la voix rêve d'exil.

Le vestige mélancolique de ce que l'on a vu, de ce que l'on aurait pu écrire en appelle à un départ sans retour, sur les chemins du monde, n'y aurait-il de lieu et de récit que d'aller les chemins ?

Martine Rousset



Reste-là !

Frédéric Tachou

2005, 35mm, 12min

distribution Collectif Jeune Cinéma : <http://www.cjcinema.org>

contact auteur : tachourama@wanadoo.fr

Une nuit, j'ai rêvé de mon père. Je voyais une maison familière dont l'unité architecturale et spatiale était disloquée au profit d'un assemblage discontinu de pièces, d'ouvertures et de volumes. Le film montre ces espaces du dedans, traversés par la figure du père qui agit comme un coup de tonnerre.

La complication volontaire du processus d'élaboration des images induite par le choix de la multi-exposition du 16 mm, le

développement artisanal des films N&B, l'emploi de la truca, et le tirage d'un positif, correspond à la volonté obsessionnelle de remonter le long du chemin psychologique qui a fait apparaître ces images dans mon cerveau.

Plutôt que la recherche d'une imagerie illustrative, il s'agit de créer les conditions d'un corps à corps physique avec le cinématographique dont le film doit être le témoignage.

En poursuivant cette tâche impossible, les films fixent des figures cinématographiques dont le contenu devient social : ce n'est pas mon rêve que je veux projeter sur un écran, c'est un espace divisé où les relations entre les choses encouragent le spectateur à inventer ses propres images pour arpenter sa propre constellation psychique. Là commence la circulation des images et celle de mon père qui est venue me visiter, je l'arrête pour nous la donner.

F. Tachou

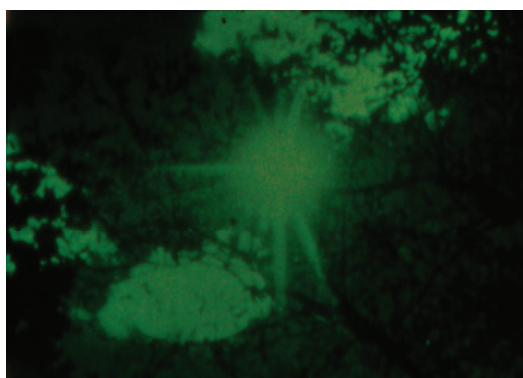


Tischk

Mahine Rouhi & Olivier Fouchard

2004, 16mm, 38min

Contact auteur : olivierfouchard@yahoo.fr



De Mahine Rouhi et Olivier Fouchard qui parfois travaillent ensemble, nous avons montré *Didam* en 2002 et puis *Tahousse* en copie de travail en 2004. *Tischk*, qu'ils viennent de réaliser relève d'une même approche. Le spectateur s'aventure dans leurs films comme on marche à pied à travers la montagne. Entre l'inquiétude de la vallée et le réconfort des cimes. Pour le travail, on dirait celui d'un peintre qui avance par empâtement, réserve, effacement et laisse parfois deviner la texture de

la toile. Fait de la toile même et de la peinture son unique motif. Comme ils sont cinéastes, c'est la pellicule, et la lumière qui la transperce qui sont leurs matériaux. A la fin, il ne reste plus que cette lumière, qui monte en nous jusqu'à nous éblouir.

Les Inattendus